

# “DITES-NOUS, CÉLÈBRE AROUET...”

Yolanda Jover Silvestre

Universidad de Almería

## RESUMEN

Testigo privilegiado de su época (casi un siglo), François-Marie Arouet, Voltaire, es un periodista genial. Su *Correspondencia* se compone de 18000 cartas que nos hacen partícipes de los acontecimientos más importantes del siglo XVIII. Su ironía aguda, su carácter a veces difícil y sobre todo su inteligencia hacen del autor un corresponsal muy vivo y digno de interés. Hombre de letras, historiador, filósofo y no siempre amigo de sus amigos, Voltaire por su manera de escribir a menudo divertida y siempre interesante hace que, aún hoy, sus numerosas cartas sean atractivas. Escribía a todo el mundo (emperadores, reyes, aristócratas, jesuitas, actores, juristas, amigos etc...) y todos le contestaban. Su estilo sencillo y directo, su sinceridad, su pasión por la justicia y la libertad y su mala reputación, que todavía dura, no dejan a nadie indiferente.

**Palabras clave:** Cartas, testigo, periodista, estilo, ironía.

## RÉSUMÉ

Témoin privilégié de son temps (presque un siècle), François-Marie Arouet dit Voltaire est un journaliste de génie. Sa *Correspondance* compte autour de 18000 lettres qui nous font participer des événements les plus marquants du dix-huitième siècle. Son ironie acerbe, son caractère parfois difficile et surtout son intelligence font de l'auteur un correspondant plein de vivacité et d'intérêt. Homme de lettres, historien, philosophe et pas toujours ami de ses amis, Voltaire de par son écriture souvent drôle et toujours intéressante rend vivantes encore aujourd'hui ses nombreuses lettres. Il écrivait à tout le monde (empereurs,

rois, aristocrates, jésuites, comédiens, hommes de loi, amis etc...) et tout le monde lui répondait. Son style simple et direct, sa sincérité, sa passion pour la justice et la liberté et sa mauvaise réputation qui dure encore de nos jours ne laissent personne indifférent.

**Mots-clés:** Lettres, témoin, journaliste, style, ironie.

## **ABSTRACT**

A privileged witness of his time (almost a century), François-Marie Arouet, Voltaire, is a genial journalist. His correspondence is composed by 18000 letters which inform us of the most important events of the 18 century. This sharp irony, his character sometimes difficult make the author a very living and worthy of interest correspondent. Man of Arts, historian, philosopher and not always friends of his friends. Voltaire, for his form of writing frequently funny and always interesting, makes that, still, his numerous letters are attractive for the reader. The wrote everybody (emperors, kings, aristocrats, jesuits, actors, jurists, friends, etc) and everyone answered to him. His simple et direct style, his sincerity, his passions for justice and freedom and his bad reputation, that still survives, don't leave indifferent anybody.

**Keywords.** Letter, witness, journalist, style, irony.

Voltaire qui vécut près d'un siècle, ce que les lettrés appellent *Le siècle de Voltaire*, écrivit autour de 18000 lettres. Cet art épistolaire fut le reflet direct d'une époque vécue et racontée par un homme qui s'impliqua dans de nombreux événements de son temps comme la querelle des Anciens et des Modernes, les affaires Calas et Sirven, la fin d'une monarchie etc... Intelligent et impertinent, il fut le témoin, souvent gênant et pas toujours supportable, de la vie de la société française et européenne. Curieux de tout, la politique, l'histoire, les belles lettres et la justice de ce siècle-là ont un chroniqueur à leur mesure. Poète (ses poésies ne sont presque plus lues), auteur de théâtre (ses pièces ne sont plus représentées ni étudiées), ce sont ses oeuvres littéraires comme ses *Contes* et sa *Correspondance* qui nous sont encore restés vivants et d'actualité. C'est à travers ses nombreuses lettres qu'il nous semble découvrir l'homme avec ses travers, ses incohérences, ses contradictions, et pourquoi pas ? ses défauts. Sa correspondance nous fait pénétrer comme un miroir magique dans son époque

et sa vie, et nous le découvrons, souvent désarmé (qui peut se souvenir de tout ce qu'il a écrit, depuis si longtemps, sur les gens et les événements sans se contredire?) et à cause de cela, si humain. Si Voltaire à tous les défauts qui lui sont imputés par ses ennemis, il a aussi toutes les qualités qui font de ses amis, les vrais, des amis pour la vie. Humaniste, croyant mais non aveuglé, nous voyons surgir sous sa plume parfois cruelle, les grands hommes et les humbles, les rois et les gens du peuple, les pédants et les êtres simples qui l'entouraient. Journaliste ou plutôt "faiseur de feuilles", son style clair et accessible, sa volonté de démystification, ses éclats et son humour font de la lecture de sa *Correspondance* un plaisir qu'il faut savourer lentement. Il sait toucher, scandaliser et faire rire, encore aujourd'hui, ses lecteurs, après tant d'années il faut avouer que c'est un tour de maître...

Nous avons voulu que notre travail se centre plutôt sur les premières lettres connues de Voltaire (la première est signée Arouet). Nous avons limité notre travail à 14 lettres (*Voltaire, choix de Lettres*, Hachette, 1911), qui vont de 1711 à 1730, et qui sont dirigées à :

Lettre n° 1: M. Flyot de La Marche (1711),

Lettre n° 2: M. l'abbé de Chaulieu (de Sully, 20 juin 1716),

Lettre n° 3: M. de La Faye (1716),

Lettre n° 4: Monseigneur le Duc d'Orléans (1718),

Lettre n° 5: La Marquise de Mimeure (Villars, 1719),

Lettre n° 6: M. de Fontenelle (Villars, juin 1721),

Lettre n° 7: M. J.B. Rousseau (25 janvier 1722),

Lettre n° 8: La présidente de Bernière (la Haye, 7 octobre 1722),

Lettre n° 9: M. Thieriot (Paris, 24 août 1724),

Lettre n° 10: M. Thieriot (octobre 1724),

Lettre n° 11: M. Thieriot (octobre 1724),

Lettre n° 12: M. Thieriot (12 août 1726),

Lettre n° 13: Père Porée (Paris, rue de Vaugirard, près la porte Saint-Michel, 1728),

Lettre n° 14: Père Porée (Paris, 1730).

François Marie Arouet naquit à Paris en 1694, la première lettre étudiée fut donc écrite à 17 ans, la dernière à 30 ans.

La correspondance fourmille d'anecdotes, de critiques, d'humour. C'est cela qui la rend vivante et proche. Dans l'éventail de lettres que nous avons choisies, Voltaire s'adresse à des correspondants très différents comme un ancien camarade de classe (Flyot de la Marche), ses anciens professeurs (l'abbé de Chaulieu et le Père Porée), le Régent, ses amis (la marquise de Mimeure, la présidente de Bernières, monsieur Thieriot), Fontenelle ou J.B. Rousseau. Le ton n'est donc pas le même s'il s'adresse à un ami, un professeur ou le Régent, mais la mordacité, l'indiscrétion et la vivacité d'esprit ne sont jamais absents.

La première lettre adressée à son ancien condisciple est la lettre d'un adolescent à un autre où il raconte les derniers événements dignes d'intérêt survenus au collège. Qu'est-ce qui fait le plus rire les élèves, au dix-huitième siècle et de nos jours?: les professeurs et leurs menues mésaventures (en cela les hommes n'ont pas beaucoup changé...) et nous voyons l'élève Arouet se moquer de ses maîtres:

Monsieur, j'ai différé deux ou trois jours à vous écrire afin de pouvoir vous dire des nouvelles de la tragédie que le père Lejay vient de faire représenter: une grosse pluie a fait partager le spectacle en deux après-dînées, ce qui a fait autant de plaisir aux écoliers que de chagrin au père Lejay... M. Thénard a chanté, le père Lejay s'est enrôlé, le père Porée a prié Dieu pour obtenir un bon temps; le ciel n'a pas été d'airain pour lui; au plus fort de sa prière, le ciel a donné une pluie abondante...(Arouet, 1711: 2)

L'élève se réjouit de la pluie et semble détester cordialement le père Lejay son professeur de rhétorique. Ces pièces de théâtre jouées par les élèves lors des cérémonies scolaires ne semblent pas intéresser le futur auteur d'*OEdipe*, et il ne se prive pas d'en faire part à son ami. Mais si jusque-là la réaction est disons normale, le fait de se réjouir de l'accident de deux moines semble cruel, et là nous commençons à entrevoir le futur Voltaire "deux moines se sont cassé le col l'un après l'autre si adroitement qu'ils n'ont semblé tomber que pour servir à notre divertissement; le nonce de sa Sainteté nous a donné huit jours de congé." (Arouet, 1711:1-2). L'accident semble grave, mais le jeune Arouet ne retient que les huit jours de vacances, péchés de jeunesse...

Mais l'humour acerbe de Voltaire se dirige aussi à des personnes qui, bien qu'admirees, ne sont pas à l'abri de ses railleries, et il ne peut s'empêcher de donner un coup de griffe à la théorie des tourbillons de Descartes selon laquelle des molécules se déposaient autour des soleils qui progressivement devenaient opaques, et Voltaire, se disant incrédule (c'est le temps de la Régence) se moque de lui "Vous nous direz si vous croyez que l'astre

soit encroûté, comme le prétend Descartes; et nous croirons aveuglément, quoique nous ne soyons pas trop crédules.” (Voltaire, 1719: 14).

Deux petites pièces contre le prince et sa fille la duchesse de Berry furent attribuées à Voltaire qui fut exilé à Tulle puis à Sully-sur-Loire. Après une épître louangeuse, le régent pardonna et Voltaire revint à Paris, mais il est aigri, et téméraire, il fait courir un écrit *Puero Regnante* qui lui vaut la Bastille. A sa sortie et pour se faire pardonner à nouveau, Voltaire s'adresse au Régent, mais l'on peut voir entre les lignes, malgré le ton respectueux, le véritable sentiment de l'auteur. Il se permet des reproches qu'il enrobe de belles paroles, mais l'ironie affleure “Monseigneur, faudra-t-il que le pauvre Voltaire ne vous ait d'autres obligations que de l'avoir corrigé par une année de Bastille? Il se flattait que, après l'avoir mis en purgatoire, vous vous souviendriez de lui dans le temps que vous ouvrez le paradis à tout le monde.” (Voltaire, 1718: 8-9). Voltaire, en bon écrivain, utilisera souvent l'humour pour faire passer sans trop d'encombres, ses idées et ses sentiments les plus forts. Comment résister à décocher une flèche aux autres gens de lettres, qui quêtent sans arrêt des souscriptions pour pouvoir faire imprimer, aux frais des grands seigneurs, leurs ouvrages? Si lui écrit au Régent pour lui dédier une tragédie, il ne demande rien, contrairement aux autres écrivains toujours en quête d'argent et il le dit clairement au Régent à qui il ne tient pas rancune pour son séjour en prison... Et ainsi, par un jeu qui frôle le sophisme, Voltaire, honnête et pur, est innocent ou presque “...de considérer que j'ai l'honneur de vous écrire une lettre où le mot de souscription ne se trouve point.” (Voltaire, 1718: 8-9).

Les amis qui comme Thieriot refusent sottement un poste, proposé par Voltaire, de secrétaire auprès de Richelieu, ont droit aux sarcasmes de l'ami fort en colère “N'y pensons donc plus, et préférez la pauvreté et l'oisiveté à une fortune très honnête et à un poste envié de tant de gens de Lettres...” (Voltaire, 1729: 21). L'amitié, Thieriot sera son ami toute sa vie avec des hauts et des bas bien entendu car ce n'est pas simple d'être l'ami de Voltaire, n'empêchera pas l'auteur de dire, écrire et publier ses sentiments du moment, ses colères et sa tendresse.

Les acteurs de sa pièce *OEdipe* se sont, à son avis, mal comportés envers le jeune auteur qu'il était à l'époque, et la sentence tombe sans appel “En un mot, les acteurs qui étaient dans ce temps-là petits-mâîtres et grands seigneurs, refusèrent de représenter l'ouvrage.” (Voltaire, 1730: 34). La phrase est lapidaire, sèche et définitive.

Les hommes politiques sont aussi la cible du scripteur déjà sans illusions. Voltaire connaît les dessous de la politique et les décrit avec beaucoup d'ironie, et une légère malveillance de bon aloi il est vrai, mais malveillance quand même:

Au reste je suis charmé que vous ne partiez pas sitôt pour Gênes; votre ambassade m'a la mine d'être pour vous un bénéfice simple. Faites-vous payer de votre voyage, et ne le faites point: ne ressemblez pas à ces politiques errants qu'on envoie de Parme à Florence, et de Florence à Holstein, et qui reviennent enfin ruinés dans leur pays, pour avoir eu le plaisir de dire: *Le roi mon maître*. (Voltaire, 1716: 8)

Ennemi juré de certains hommes de lettres qu'il a combattus toute sa vie durant, malgré quelques réconciliations célèbres et peu durables, Voltaire n'a pas peur de dire ce qu'il pense crûment sachant que ses écrits courent de main en main sur la place publique, et qu'il va se faire encore de nouveaux adversaires. L'auteur va toujours de l'avant, et ne s'arrête jamais sans être allé jusqu'au bout de ses querelles ou de ses idées, c'est d'ailleurs ce qui éveille chez les autres la colère, souvent la ire, qui va le poursuivre où qu'il soit, et va faire sa réputation jusqu'à nos jours.

C'est, dit-il, une guerre *d'honnête homme* que doivent se faire les écrivains, c'est à dire discuter, disserter entre eux, et non pas critiquer et se comporter lâchement:

Voilà comment les gens de lettres devraient se combattre; voilà comme ils en useraient s'ils avaient été à votre école; mais ils sont d'ordinaire plus mordants que des avocats, et plus emportés que des jansénistes. Les lettres humaines sont devenues très inhumaines; on injurie, on cabale, on calomnie, on fait des couplets. Il est plaisant qu'il soit permis de dire aux gens par écrit ce qu'on n'oserait pas leur dire en face! Vous m'avez appris, mon cher père, à fuir ces bassesses, et à savoir vivre comme à savoir écrire. (Voltaire, 1730: 36)

Et le poète ne peut résister à inclure dans la lettre une poésie courte pour terminer, comme tout poète qui se respecte, une lettre dont le thème principal est la littérature, et cette pirouette mordante renforce l'idée que la société se fait de lui, et lui d'elle:

Les Muses, filles du ciel  
Sont des soeurs sans jalousie:  
Elles vivent d'ambrosie  
Et non d'absinthe et de fiel;  
Et quand Jupiter appelle  
Leur assemblée immortelle  
Aux fêtes qu'il donne aux dieux,

Il défend que le Satyre  
Trouble les sons de leur lyre  
Pas ses sons audacieux. (Voltaire, 1730. 36-37)

Voltaire a diverses facettes; il y a le Voltaire acerbe, le Voltaire tolérant, le Voltaire courtois et galant, le Voltaire assez trouble et insaisissable qui dérange, sans compter une multitude d'autres Voltaires que nous ne pourrions analyser dans notre article limité dans sa longueur. Mais le Voltaire obéissant et respectueux de ses maîtres est un personnage curieux et auquel nous ne sommes pas habitués. Ce Voltaire-là nous pouvons le saisir dans ses lettres à ses anciens professeurs, à certains poètes comme l'abbé de Chaulieu, ou parfois à ses amis. Ses maîtres jésuites comme le père Porée pour qui il ressent un respect extrême et qui ne se démentira pas, auront son amitié, souvent touchante et fidèle, et c'est souvent à eux que le fier Voltaire demandera conseil lorsqu'il voudra savoir la vérité sur la qualité de ses écrits.

Si vous vous souvenez encore, mon révérend père, d'un homme qui se souviendra de vous toute sa vie avec la plus tendre reconnaissance et la plus parfaite estime, recevez cet ouvrage avec quelque indulgence, et regardez-moi comme un fils qui vient, après plusieurs années, présenter à son père le fruit de ses travaux dans un art qu'il a appris autrefois de lui. (Voltaire, 1728:32)

Le père Porée est aussi son conseiller religieux, et Voltaire qui ne se gêne pas pour critiquer l'Eglise catholique ( et certains jésuites aussi...), qui a la réputation qui le suivra tout le long de sa vie, d'être non-croyant et intolérant, demande conseil avec humilité à un prêtre sur un poème : la *Henriade*. Jusque-là tout semble aller contre sa mauvaise réputation, réputation injuste? Hélas l'auteur ne dit pas tout dans ses lettres (il ne faut jamais perdre de vue que ses lettres étaient lues par le public, et donc lui servaient souvent à se justifier ou à s'expliquer, et avaient le rôle des médias de nos jours: journaux avec droit de réplique, publicité, radios et télévision sans oublier Internet). Son poème la *Henriade* avait produit un scandale mémorable car l'Eglise y voyait une attaque frontale aux jésuites, aux jansénistes, à elle-même et surtout, péché impardonnable, des signes graves d'hérésie! Le fait de se mettre sous l'égide de ses anciens maîtres à la réputation immaculée n'est-ce pas plutôt une tactique intelligente pour se protéger? Il faut souvent lire Voltaire au second degré et entre les lignes, c'est un de ses charmes et non le moindre:

Surtout, mon révérend père, je vous supplie instamment de vouloir bien m'instruire si j'ai parlé de la religion comme je dois; car, s'il y a sur cet article quelques expressions qui vous déplaisent, ne doutez pas que je les corrige à la première édition que l'on pourra faire encore de mon poème. J'ambitionne votre estime, non seulement comme auteur, mais comme *chrétien*. (Voltaire, 1728:32-33)

Mais la lettre au père Porée datée du 7 janvier 1730 ne peut se comparer à celle écrite en 1728 citée ci-dessus. Cette missive reflète une tendresse et un profond respect à son ancien professeur, et il ne semble point écrire pour le public. C'est au père, et à lui seul, qu'elle s'adresse ainsi.

Je vous envoie, mon cher père, la nouvelle édition qu'on vient de faire de la tragédie d'*OEdipe*. J'ai eu soin d'effacer, autant que je l'ai pu, les couleurs fades d'un amour déplacé, que j'avais mêlées malgré moi aux traits mâles et terribles que ce sujet exige. (Voltaire, 1728:33-34)

Le poète léger et piquant que fut Guillaume Amfrye, abbé de Chaulieu, fut chanté par Voltaire, qui du temps de sa *jeunesse folle* se sentait en harmonie avec ses penchants et sa vie un peu dissipée. Il le considère donc comme un maître et sa lettre nous fait entendre son admiration envers *Cet agréable débauché... qui faisait agréablement des vers*. (Saint-Simon). C'est à lui qu'il demande conseil, et à lui qu'il expose ses idées sur l'écriture dans cette lettre datée du 20 juin 1716. Et si l'on ne peut se défendre d'y voir une certaine flatterie, si la louange nous semble par trop évidente, il faut aussi savoir que Voltaire avait 22 ans et qu'il était encore sous l'influence de la philosophie prônée par Chaulieu de s'abandonner aux plaisirs naturels et se laisser guider par les passions. Philosophie mise souvent en pratique malgré quelques légers déplaisirs, et même un exil à Sully-sur-Loire...

Monsieur, vous avez beau vous défendre d'être mon maître, vous le serez, quoi que vous en disiez. Je sens trop le besoin que j'ai de vos conseils; d'ailleurs les maîtres ont toujours aimé leurs disciples, et ce n'est pas là une des moindres raisons qui m'engagent à être le vôtre. Je sens qu'on ne peut guère réussir dans les grands ouvrages sans un peu de conseils et beaucoup de docilité. Je me souviens bien des critiques que M. le grand prieur et vous me fîtes dans un certain souper, chez M. l'abbé de Bussy. Ce souper-là fit beaucoup de bien à ma tragédie; et je crois qu'il me suffirait pour faire un bon ouvrage de boire quatre ou cinq fois avec vous. Socrate donnait ses leçons au lit, et vous les donnez à table; cela fait que vos leçons sont sans doute plus gaies que les siennes. (Voltaire, 1716:2-3)



Pour obtenir les faveurs du Régent, Chaulieu conseille Voltaire. Et le verbe louer, est le vocable décisif employé par Chaulieu. Voltaire semble mal à l'aise, mais en disciple admiratif il va obéir au poète qui a de l'expérience dans ce domaine, et Voltaire encore jeune, tout en se faisant violence et reconnaissant cela comme un sacrifice, va appliquer les leçons et louer le Régent "Je vous remercie infiniment de celles que vous m'avez données sur mon épître à M. le Régent; et quoique vous me conseilliez de louer, je ne laisserai pas de vous obéir" (Voltaire, 1716:2).

Un autre poète, tombé dans l'oubli de nos jours, est aussi admiré par Voltaire: La Faye. La lettre datée de 1716, commence par une petite poésie et finit de la même façon. C'est une excellente idée lorsqu'on écrit à un poète, et des idées de ce genre (et d'autres genres moins avouables...), Voltaire en avait à foison:

La Faye, ami de tout le monde,	Qui
savez le secret charmant	
De réjouir également	Le
philosophe, l'ignorant,	Le
galant à perruque blonde;	Vous
qui rimez, comme Ferrand,	Des
madrigaux, des épigrammes,	Qui
chantez d'amoureuses flammes	Sur
votre luth tendre et galant;	Et qui
même assez hardiment	Ôtez
prendre votre place	Après
de Malherbes et d'Horace,	Qu'il
vous alliez sur le Parnasse	Par
le café de la Laurent. (Voltaire, 1716:4)	

Monsieur de Fontenelle, secrétaire de l'Académie des Sciences, philosophe et poète à la mode est aussi un des destinataires de la correspondance de l'auteur. Voltaire semble lui vouer une admiration sincère dans cette lettre en tout cas, car à la fois homme de lettres et scientifique (il fit de l'astronomie une science à la mode) il est à son avis un être complet. Et l'admiration, véritable ou non, qu'il ressent pour lui est dans chaque mot:

C'est à vous que nous nous adressons, monsieur, comme notre maître. Vous savez rendre aimables les choses que beaucoup d'autres philosophes rendent à peine intelligibles, et la

nature devait à la France et à l'Europe un homme comme vous pour corriger les savants, et pour donner aux ignorants le goût des sciences... (Voltaire, 1721:12-13)

Thieriot, ami personnel et confident de Voltaire est son correspondant préféré. Il fit sa connaissance en 1714 lorsqu'il fut engagé comme clerc chez le procureur Alain. Tous deux étaient épris de belles-lettres et furent amis toute leur vie. Il lui donne du *cher ami*, du *très cher ami*,

Je vous avouerai donc, mon cher Thériot, que j'ai fait un petit voyage à Paris, depuis peu. Puisque je ne vous ai point vu, vous jugerez aisément que je n'ai vu personne. (Voltaire, 1724:19)

Voltaire est un personnage différent selon l'époque et les événements qu'il vit. Il est très difficile de le cataloguer car il est à facettes, comme un diamant bien taillé qui émerveille par sa beauté mais peut, en même temps, entailler la matière la plus dure et blesser celui qui croit le manier. Son côté courtisan est indéniable, car il a été un courtisan (selon son humeur il est vrai...) et un mondain (il séduisit par sa personnalité, alors qu'il n'était qu'un adolescent, la très vieille et encore célèbre Ninon de Lenclos, elle le coucha sur son testament et lui légua la somme de 2000 livres, pour qu'il puisse s'acheter des livres). Drôle et charmant, il sait séduire par ses propos et son naturel. Ses nombreuses amies en font foi, et lui, séducteur sait employer à bon escient et avec justesse les mots qui touchent car il fait appel, avec grande maestria, aux sentiments:

Auriez-vous, madame, assez de bonté pour moi, pour être un peu fâchée de ce que je suis si longtemps sans vous écrire? (Voltaire, 1719: 9-10)

Je m'accoutume tout à fait à me passer de Paris, mais non pas à me passer de vous. (Voltaire, 1722:18)

Et c'est en comptant sur l'amitié que l'auteur, dans sa jeunesse, trouve à se loger gratuitement. Lui n'a pas de maison? ses amis en ont, et c'est le coeur léger qu'il accepte l'hospitalité. Ce Voltaire-là, râleur (lettre à Thieriot datée du 24 août 1724) et finalement très humain demande à son ami de l'héberger pour quelque temps car il se sent mal dans l'appartement que les Bernières lui ont loué, et pour arriver à ses fins il devient charmant:

souvent bien du temps pour que justice soit rendue: on l'a faite un peu plus tôt aux deux *OEdipes* de M. de La Motte." (Voltaire, 1730: 35). Justice est faite, et il est bien content...

Sachant que ses lettres sont publiques, Voltaire en profite pour ridiculiser aux yeux de tous son adversaire en faisant rire à ses dépens, et il faut avouer que l'image est cocasse: "M.de La Motte a bien de l'esprit: il est un peu comme cet athlète grec qui, quand il était terrassé, prouvait qu'il avait le dessus." (Voltaire, 1730: 35-36). C'est souvent en provoquant l'éclat de rire du public que Voltaire inflige ses plus mortelles blessures. Et la comparaison entre La Motte et J.B Rousseau (ennemis entre-eux...) se suffit à elle seule, point de commentaires superflus:

Enfin voulez-vous que je vous dise franchement mon petit sentiment sur MM. de La Motte et Rousseau? M. de La Motte pense beaucoup, et ne travaille pas assez ses vers; Rousseau ne pense guère, mais il travaille ses vers beaucoup mieux. Le point serait de trouver un poète qui pensât comme La Motte, et qui écrivît comme Rousseau (quand Rousseau écrit bien, s'entend)... (Voltaire, 1716: 7)

Si Voltaire avait les idées claires sur le poète La Motte, ses idées sur J.B Rousseau sont sujettes aux humeurs et à son propre vécu. Selon l'époque et les événements, son opinion change: des critiques les plus acérées aux éloges les plus flatteurs! Il suffit parfois d'un compliment de Rousseau pour attendrir Voltaire et qu'il dise dans une lettre, c'est-à-dire publiquement, son admiration pour le poète qu'il a vilipendé antérieurement. Et tout cela sans excuses ni pudeur. C'est ce côté *girouette* qui nous paraît indéchiffrable, et nous fait penser vulgairement *qu'il ne manque pas d'air!*. C'est vrai que la personnalité de Voltaire est assez insaisissable, et que c'est peut-être ce côté un peu obscur qui attire le lecteur. Embarrasser les autres et se mettre dans l'embarras fait partie des saveurs de la vie pour le scripteur, et ce trait de son caractère sera immuable jusqu'à sa mort. Ce sont ces contradictions qui rendent ses lettres si pleines de vie et Voltaire si humain, car il ne manque pas de défauts, et ses lettres en sont un bon exemple.

Deux lettres écrites l'une en 1716 à Monsieur de La Faye et l'autre en 1722 dirigée à Rousseau sont les exemples parfaits de ce dualisme. Il est vrai que 7 ans séparent les deux missives, et que le jeune Arouet est devenu Voltaire, mais sont-ils très différents? Voici la première impression que fait sur le jeune homme J.B Rousseau:

Je tombe sur un psaume ou sur une épigramme ordurière de Rousseau; cela éveille mon odorat: je veux lire ses autres ouvrages, mais le livre me tombe des mains. Je vois des comédies à la glace, des opéras fort au-dessous de ceux de l'abbé Pic, une épître au comte d'Ayen qui est à faire vomir... mais, ce qui me révolte et ce qui m'indigne, c'est le mauvais cœur qui perce à chaque ligne. J'ai lu son épître à Marot, où il y a de très beaux morceaux; mais je crois y voir plutôt un enragé qu'un poète. Il n'est pas inspiré, il est possédé: il reproche à l'un sa prison; à l'autre sa vieillesse: il appelle celui-ci athée; celui-là, maroufle. Où donc est le mérite de dire en vers de cinq pieds des injures si grossières?... mais celui de Rousseau me paraît inégal, recherché, plus violent que vif, et teint, si j'ose m'exprimer ainsi, de la bile qui le dévore... (Voltaire, 1716: 5-6)

Ce n'est pas seulement une critique littéraire, c'est aussi une attaque directe à l'homme. Rousseau n'est pas seulement un mauvais poète pour lui, c'est aussi un homme peu respectable guidé par des sentiments violents. Rousseau avait exactement (il était né en 1674) 24 ans de plus que Voltaire, qui était âgé lors de cette lettre de 22 ans. Mais là ne s'arrête pas son agressivité envers Rousseau, et la suite de la lettre est incisive et terriblement injurieuse (lui qui reproche justement à Rousseau ses injures!):

...il veut prouver que tout homme d'esprit est honnête homme, et que tout sot est fripon; mais ne serait-il pas la preuve trop évidente du contraire, si pourtant c'est véritablement de l'esprit que le seul talent de la versification? Je m'en rapporte à vous et à tout Paris. Rousseau ne passe point pour avoir d'autre mérite, il écrit si mal en prose.... (Voltaire, 1716: 6)

Que devient son aversion quelques années plus tard (7 ans exactement) pour cet homme qu'il trouve abominable? Rousseau a loué auprès de la haute société de Vienne la tragédie de Voltaire *OEdipe*, et Voltaire incapable de résister à des louanges se dédit et reconnaît en lui son maître. Il semble impossible qu'un même homme puisse change de façon si radicale d'opinion, mais les deux lettres sont là pour preuve du contraire. J.B Rousseau savait-il à Vienne qu'il était préférable d'avoir Voltaire comme ami plutôt que comme ennemi? Ou considérait-il que le fait que Voltaire lui fasse parvenir sa pièce en demandant conseil était un acte de contrition? Nous ne le saurons jamais mais la lettre est digne d'être lue:

Monsieur le baron de Breteuil m'a appris, monsieur, que vous vous intéressez encore un peu à moi et que le poème de Henri IV ne vous est pas indifférent: j'ai reçu ces marques de votre souvenir avec la joie d'un disciple tendrement attaché à son maître. Mon estime pour vous,

et le besoin que j'ai des conseils d'un homme seul capable d'en donner de bons en poésie, m'ont déterminé à vous envoyer un plan que je viens de faire à la hâte de mon ouvrage... (Voltaire, 1722: 14)

S'agit-il du même Rousseau et du même ...Voltaire? A t-il vraiment changé ou n'est-ce que basse adulation? C'est en tout cas en disciple qu'il se présente "...si tout cela est soutenu de cette force et de cette beauté continue de la diction, dont l'usage était perdu en France sans vous, je me flatte que vous ne me désavouerez point pour votre disciple..." (Voltaire, 1722:15)

Il y a de quoi rester muet d'étonnement. Et la lettre continue sur le même ton "... je vous assure que je partirais de bon coeur, pour voir deux hommes aussi extraordinaires dans leurs genres que M. le prince Eugène et vous..." (Voltaire, 1722:15). Pour rejoindre Rousseau il est capable de faire un long voyage, mais financièrement c'est impossible "Si même l'état de ma fortune présente me permettait de faire un si long voyage que celui de Vienne..." (Voltaire, 1722:15), là enfin nous reconnaissons Voltaire si généreux et si avare déjà. Mais voyons ce qu'il écrit:

Les lettres que vous écrivez à M. le baron de Breteuil me font espérer que vous ne me refuserez pas les conseils que j'ose dire vous me devez. Je ne me suis point caché de l'envie que j'ai d'aller moi-même consulter mon oracle. On allait autrefois de plus loin au temple d'Apollon, et sûrement on n'en revenait point si content que je le serai de votre commerce... (Voltaire, 1722: 15)

Ses amis ne sont pas non plus à l'abri d'un léger coup de patte, et Descartes en fait les frais, gentiment il est vrai: "Vous nous direz si vous croyez que l'astre soit encroûté, comme le prétend Descartes..." (Voltaire, 1721:14). Corneille n'est pas à proprement parler un ami, ce serait plutôt le contraire et Voltaire, homme de théâtre, ne l'épargne pas et se vante d'avoir, avant tout le monde, jugé la pièce médiocre. Jugé oui, mais pas dit publiquement, ce qui est bien étrange en lui:

On me regardait d'ailleurs comme un téméraire d'oser traiter un sujet où Pierre Corneille avait si bien réussi. On trouvait alors l'*OEdipe* de Corneille excellent: je le trouvais un fort mauvais ouvrage, et je n'osais le dire; je ne le dis enfin qu'au bout de dix ans, quand tout le monde est de mon avis. (Voltaire, 1730: 35)

Si Voltaire écrit sur ses sentiments, ses haines et ses amitiés, il est aussi le narrateur minutieux d'événements quotidiens qui ont lieu dans le royaume de France et en Europe. C'est, puisqu'il faut employer le vocable, un journaliste. Il y a une spontanéité dans ses écrits qui nous indique que ses lettres sont écrites d'un premier et unique jet, et que le texte, contrairement à un texte littéraire, n'est pas manié et remanié. C'est sur le vif que nous voyons la catastrophe produite par la chute de la banque de Law dans la société parisienne, (et certains amis de Voltaire furent sur le point d'être ruinés). La marquise de Mimeure est une victime du banquier et Voltaire a de la sympathie pour son malheur:

Je crains bien que toutes les petites tracasseries que M. Law a eues avec le peuple de Paris ne rendent les acquisitions un peu difficiles. Je songe toujours à vous, lorsqu'on me parle des affaires présentes; et, dans la ruine totale que quelques gens craignent, comptez que c'est votre intérêt qui m'alarme le plus. (Voltaire, 1719: 10)

Et c'est avec l'humour qu'il essaye de la consoler de sa plus que probable ruine:

Vous méritez assurément une autre fortune que celle que vous avez, et qu'on ne vous l'écorne pas. Quelque chose qui arrive, on ne vous ôtera point les agréments de l'esprit. Mais, si on y va toujours du même train, on pourra bien ne vous laisser que cela, et pour avoir une maison de campagne où je puisse avoir l'honneur de passer quelque temps avec vous. (Voltaire, 1719: 10)

Mais beaucoup d'habitants de Paris sont dans la même situation que l'amie de Voltaire. Et l'auteur comprend leur terrible angoisse "Je suis éloigné depuis six semaines de la désolée ville de Paris" (Voltaire, 1719: 10). Les problèmes de Law étaient publics et l'effondrement du *Système* allait entraîner une série de drames:

Je crains bien que toutes les petites tracasseries que M. Law a eues avec le peuple de Paris ne rendent les acquisitions un peu difficiles. Je songe toujours à vous, lorsqu'on me parle des affaires présentes; et, dans la ruine totale que quelques gens craignent, comptez que c'est votre intérêt qui m'alarme le plus. (Voltaire, 1719. 10)

En 1726, dans sa lettre datée du 12 août à son ami Thériot, Voltaire disant son amitié pour Madame de Bernières, revient sur le sujet du désastre financier de Law, et 7 ans après nous savons (de la plume d'une personne qui raconte en direct), le résultat du *Système* sur la

fortune de ceux qui avaient cru en lui. Ces faits pris sur le vif sont très intéressants car bien que ce soit de l'histoire pour nous lecteurs de ce siècle, c'est une histoire racontée au moment même où se produit l'événement. Le ton et la vivacité de l'auteur, les victimes dont nous connaissons l'identité et les sentiments, et la pensée de Voltaire rendent vivants ce fait d'actualité et la perturbation sociale qui en résulte:

Je respecterai toute ma vie l'amitié qu'elle a eue pour moi et je conserverai celle que j'ai pour elle. Je lui souhaite une meilleure santé, une fortune rangée, bien du plaisir et des amis comme vous. Parlez-lui quelque fois de moi. (Voltaire, 1726: 31)

Voltaire se découvre parfois assez intimement dans ses lettres. Nous avons vu ses sentiments, pas toujours sincères, envers certains auteurs (Descartes, de La Motte, Rousseau, Fontenelle), l'admiration pour certains de ses anciens professeurs (le père Porée, l'abbé de Chaulieu), l'amitié tendre et fidèle (Thériot) et l'amitié plus sujette aux bouleversements de sa vie (La Faye, la marquise de Mimeure, Madame Bernières), mais c'est dans ses lettres à Thériot qu'il est le plus humain. Là il expose ses idées sans avoir à feindre des sentiments qu'il n'éprouve pas. Et souvent sa franchise est si grande qu'il se montre sans défense. Le chevalier de Rohan-Chabot, neveu du cardinal de Rohan s'était permis quelques moqueries à l'endroit de Voltaire, celui-ci jamais à cours de réparties avait répondu promptement et se retrouva bâtonné par les gens du chevalier. Après avoir exigé, sans l'obtenir, réparation, Voltaire se vit enfermé à la Bastille (la maison de Rohan soucieuse pour l'intégrité physique d'un de ses membres, car elle connaissait le caractère de Voltaire, l'exigea). Bien que de courte durée (du 17 avril au 2 mai 1726) l'emprisonnement le rendit furieux et l'exil en Angleterre fut une blessure à jamais ouverte. Voltaire, qui n'oublia jamais cette injustice, revint pour se venger:

Je ne cherchais qu'un seul homme que l'instinct de sa poltronnerie a caché de moi, comme s'il avait deviné que je fusse à sa piste. Enfin la crainte d'être découvert m'a fait partir plus précipitamment que je n'étais venu. Voilà qui est fait, mon cher Thériot; il y a grande apparence que je ne vous reverrai plus de ma vie. (Voltaire, 1726: 29)

Sa haine féroce envers ce chevalier si imbu de son importance, et son propre exil vont changer l'auteur car il va connaître un autre pays, libre lui, et une toute autre façon de penser. Pour Voltaire, grand voyageur et exilé perpétuel, c'est ce voyage malheureux en Angleterre qui va former de façon indélébile sa forte personnalité:

Je sais que c'est un pays où les arts sont tous honorés et récompensés, où il y a de la différence entre les conditions, mais point d'autre entre les hommes que celle du mérite. C'est un pays où on pense librement et noblement, sans être retenu par aucune crainte servile. Si je suivais mon inclination, ce serait-là que je me fixerais, dans l'idée seulement d'apprendre à penser. (Voltaire, 1726: 29-30)

L'Angleterre est un pays qu'il admire parce que l'on peut vivre et surtout penser en liberté, au fil des ans ce sera son rêve le plus cher, et c'est pour le faire réalité qu'il luttera courageusement contre toutes les injustices dont il aura connaissance. Les Pays-Bas sont aussi un exemple de pays libre, et la lecture du passage de sa lettre à Madame Bernières depuis la Haye nous montre un pays aux moeurs égalitaires qui rappelle étrangement l'idéal républicain. Voltaire est admiratif, nous dirions même enthousiasmé, par ce qu'il voit et c'est ainsi qu'il le décrit:

Il n'y a rien de plus agréable que la Haye, quand le soleil daigne s'y montrer. On ne voit ici que des prairies, des canaux et des arbres verts; c'est un paradis terrestre depuis la Haye jusqu'à Amsterdam. J'ai vu avec respect cette ville, qui est le magasin de l'univers. Il y avait plus de mille vaisseaux dans le port. De cinq cent mille hommes qui habitent Amsterdam il n'y a pas un d'oisif, pas un pauvre, pas un petit-maitre, pas un insolent. (Voltaire, 1722: 18)

Le corpus étudié est un corpus très riche. Les lettres de jeunesse (Voltaire est plus connu pour les lettres écrites après 1730, car elles sont le reflet du fourmillement d'événements sociaux, politiques et littéraires de cette partie du siècle) sont moins connues mais tout aussi intéressantes car elles nous montrent l'auteur et l'homme en pleine formation. Adolescent, il sait déjà prendre parti, et pas toujours pour le plus fort. Voltaire sait qu'il est des choses qui doivent être rendues publiques et ne se gêne pas pour le faire. Courtisan parfois, ennemi de ses ennemis et amis de ses amis selon les circonstances, adversaire de l'injustice et homme de lettres, il est un mélange étrangement humain de défauts et de qualités. Ses lettres nous le font connaître car, et c'est le mérite de ce type d'écriture, elles sont écrites au moment même où se produisent les faits, elles les croquent sur le vif, et envoyées (et lues par le public) elles parviennent jusqu'à nous dans toute leur spontanéité. Finalement c'est le Voltaire journaliste, croqueur de feuilles (et non pas folliculaire...), qui vit toujours à cheval sur deux exils, qui dit ce qu'il pense et qui raconte ce qu'il est entrain



de vivre, qui nous touche en nous racontant des faits vieux de plusieurs siècles et qui, malheureusement, sont si semblables à ceux que nous vivons.